

Le voile levé sur les Indiens enlevés

Docu émouvant sur un chapitre tabou de la politique canadienne d'assimilation.

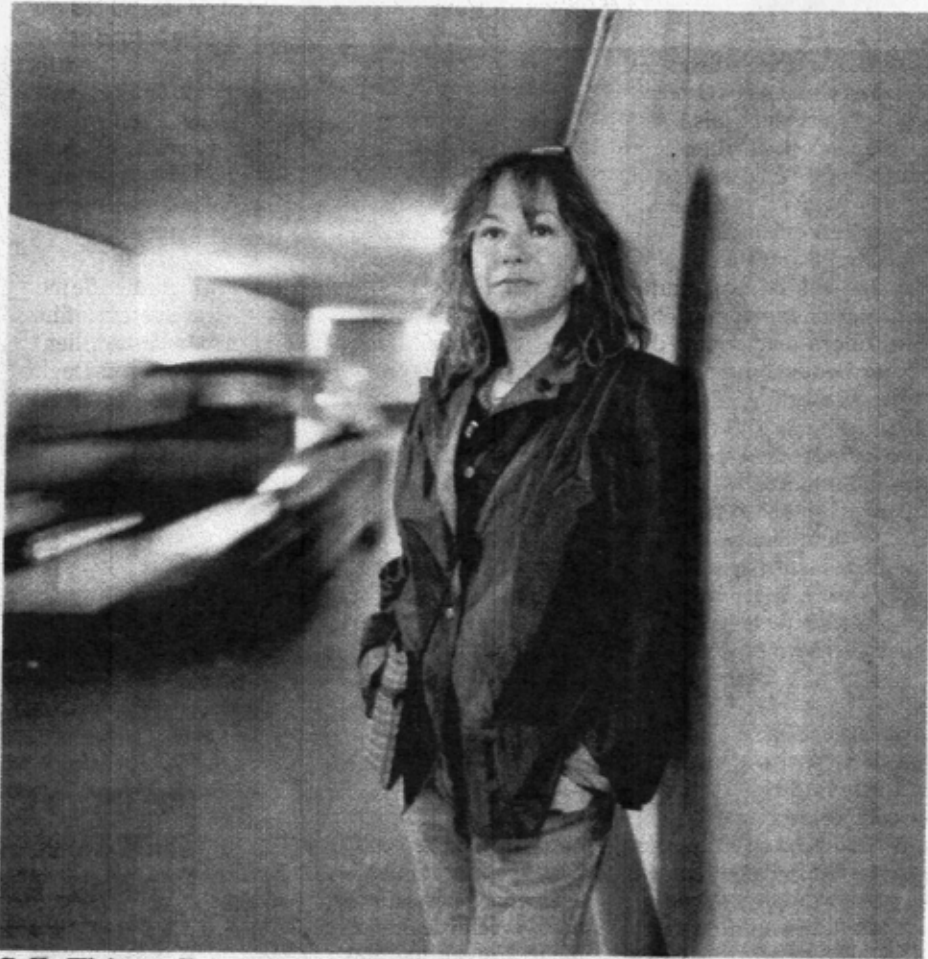
Voyages en mémoires indiennes (One of Many)

documentaire de Jo Béranger et Doris Buttignol, 1h36.

C'était en octobre 1964, une époque où les Indiens n'avaient rien à dire.» Ce jour-là,

Sally, 4 ans, voit des policiers entrer dans la cabane où elle vit avec sa mère, dans la province du Yukon au Canada. Comme des milliers d'enfants indiens, Sally Tisiga est, brutalement et définitivement, enlevée à sa famille et à sa communauté pour être placée dans une famille d'accueil blanche.

Révélation. C'est un chapitre tabou de la politique canadienne d'assimilation des autochtones que révèle cet émouvant documentaire des Françaises Doris Buttignol et Jo Béranger. Fondée sur le principe que «très peu pouvait être fait avec l'Indien adulte», inspirée par le système des États-Unis dit de «civilisation agressive», cette politique avait un seul objectif: régler la question indienne par le déra-



Sally Tisiga. «Il s'est même créé une sorte de marché des enfants indiens.»

cinement et l'acculturation des enfants. Elle s'est appuyée, dès 1888, sur des pensionnats où les langues indiennes étaient interdites, où l'on apprenait aux enfants à mépriser leurs origines. Il y a sept ans, en 1997, face à la multitude de révélations et de procès sur les sévices sexuels et traumatismes divers subis par des milliers d'enfants dans ces écoles, le gouvernement canadien a exprimé «ses profonds regrets pour cette politique de répression de la culture et de valeurs» des First Nations. Afin de panser ces blessures, le Canada a créé une Fondation pour la guérison des autochtones. Mais il n'a encore rien fait pour compenser les dégâts du système qui a succédé aux pensionnats: l'enlèvement, à la demande des travailleurs sociaux, d'enfants livrés ensuite à des agences privées d'adoption et de placement.

Manque de repères. «C'est une histoire de non-appartenance, d'inaccompli», dit Sally qui a été placée cinq fois entre 5 et 18 ans (lire ci-contre). Du Yukon à l'Alberta, elle sert de guide au film. On l'accom-

lant de son camping-car, en quête des bribes de son histoire, avec ses deux fils adolescents. Elle retourne dans son village, dans une de ses familles d'accueil aussi. Elle recueille dans les réserves de nombreux témoignages d'hommes et de femmes dont la voix se brise dès qu'ils évoquent leur petite enfance. «Le pensionnat m'a fait haïr ma mère. Ce n'est qu'à 22 ans que j'ai su à quoi elle ressemblait», dit l'un d'eux. Mais bientôt, le spectateur se perd, le documentaire pêche par manque de clarté et de précision. Entre les générations placées en pensionnat puis celles confiées à des familles, entre le passé et le présent - cette politique d'assimilation se poursuit aujourd'hui, explique Sally -, le film ne fournit pas assez de repères.

Débordées par la matière foisonnante qu'elles ont recueillie durant une dizaine d'années, les réalisatrices semblent avoir hésité entre deux options: suivre l'histoire emblématique et la quête de Sally Tisiga ou dresser le tableau des générations d'enfants autochtones déracinés. Provoquant ainsi une frustration à la mesure de l'intérêt de leur sujet. Ainsi, on reste sur le pas de la porte alors que Sally est sur le point de retrouver sa mère: on ne saura pas ce qu'il est advenu entre elles. ◀

E.P.



040502 486339

Quotidien National
T.M. : 219 483
L.M. : 1 200 000

mercredi 05 janvier 2005





Quotidien National
T.M. : 219 483

☎ : 01 42 76 17 89
L.M. : 1 200 000



mercredi 05 janvier 2005

Sally Tisiga, placée chez des Blancs à 4 ans, a inspiré le film:

«Je ne sais toujours pas pourquoi on nous a arrachées à notre mère»

Inspiratrice et protagoniste principale du film, Sally Tisiga, 44 ans, a été enlevée à sa mère et à sa communauté – le clan du loup dans la nation Kaska – à 4 ans. Elle avait plus de 30 ans quand elle est revenue pour la première fois dans son village, en quête d'elle-même. C'est là qu'elle a commencé à raconter son histoire aux deux réalisatrices. Aujourd'hui, Sally Tisiga travaille pour une ONG de défense des «First Nations» et vit à White Horse dans le Yukon. Rencontre à Paris.

Le récit de votre enlèvement revient dans le film comme une image obsédante.

J'ai été «enlevée» à ma mère quand j'avais 4 ans. Mes sœurs aussi. J'ai d'abord été placée dans une famille d'accueil. Ça s'est très mal passé. J'ai été victime d'abus sexuels et j'ai cessé de parler. Mon mutisme a décidé les travailleurs sociaux à trouver un nouveau placement. Entre 5 et 18 ans, j'ai été placée cinq fois, dont deux dans des foyers. C'est très perturbant de changer de nom de famille aussi souvent, de changer de maison. Peut-être est-ce pour cela que j'ai toujours du mal à m'installer. Dans ma vie, j'ai déménagé vingt-six fois. Même adulte, avec mes enfants, je n'arrivais pas à me poser.

Quand a commencé cette politique d'assimilation ?

Plusieurs générations ont été brisées par cette politique. Dès 1888, au Canada, les

enfants indiens ont été retirés à leurs familles et placés dans des pensionnats, où on leur interdisait de parler leur langue, de voir leurs parents. Ces pensionnats où de nombreux enfants ont subi des sévices sexuels n'ont été totalement fermés qu'au début des années 80. Mais en 1960, le gouvernement canadien a cédé aux provinces la responsabilité de l'éducation des enfants indiens. La législation a donné alors un énorme pouvoir aux travailleurs sociaux. Ils ont retiré des milliers d'enfants à leur famille et à leur culture. Il s'est même créé une sorte de marché des enfants indiens, une industrie animée par des travailleurs sociaux et les agences de placement. Avec des publicités dans les journaux pour «proposer» des enfants. Les familles d'accueil recevaient en échange une pension mensuelle.

Aujourd'hui où en est-on ?

On recule. En 1955, 1 % des enfants placés au Canada étaient issus de familles indiennes. De 1960 à 1970, ils étaient 40 % alors que les autochtones ne représentaient que 3 à 4 % de la population totale. De 1970 à 1980, grâce au lobbying des activistes indiens, ce pourcentage a baissé et le nombre d'enfants élevés dans leur communauté d'origine a augmenté. En 1980, le Manitoba a adopté un moratoire sur l'adoption des enfants indiens. D'autres provinces ont suivi. Mais aujourd'hui le pourcentage est remonté à 40 %.

Le film vous montre sur le point de

retrouver votre mère, pour la première fois depuis votre «enlèvement»...

J'ai retrouvé ma mère en 1996-1997 durant quelques heures. J'ai décidé d'y passer sur la route du retour des vacances de Noël et je me suis arrangée pour ne pas pouvoir rester longtemps: je devais reprendre un car le soir même. On a pu se parler un peu mais c'était difficile. Je ne sais toujours pas pourquoi j'ai été enlevée. Dans mon dossier, il n'y a aucune mention de mon père, on évoque les problèmes de ma mère qui a été placée en hôpital psychiatrique dans les années 70.

Et vos sœurs ?

Depuis peu, nous vivons dans la même ville. J'ai l'impression qu'il nous faudra beaucoup de temps pour développer des liens, nous nous connaissons peu. Nous avons toutes les trois été traumatisées mais chacune de son côté, seule.

Dans le film, on vous voit avec vos deux fils, Joseph 20 ans, et Jesse, 16 ans.

J'ai été mariée très peu de temps, j'ai divorcé quand mes enfants étaient tout petits. J'étais incapable d'être proche de qui que ce soit, d'avoir confiance en autrui. Et j'étais toujours terrifiée: j'avais peur qu'on m'enlève mes enfants. Je n'avais aucun point de comparaison, je ne savais pas ce qu'était une famille, une mère... Cela a été très dur. ◀

Recueilli par Eliane Patriarca